

**Publication : «Longueur de temps», *Philo & Cie*, 5, mai-août 2013, p. 55-56.**

Longueur de temps

Benoît Melançon

Le gouvernement du Québec est formel : vous ne devriez pas texter et conduire en même temps; si vous avez un message à envoyer, arrêtez-vous. Les adeptes du *slow food* ne disent pas autre chose : la restauration rapide (le *fast food*) est non seulement mauvaise pour la santé, elle vous presse inutilement. Sur votre iMachin, vous avez la possibilité d'accélérer la vitesse de lecture de vos baladodiffusions : vous avez choisi d'écouter quelque chose, mais cela n'irait pas assez vite à votre goût. Les médias dits «sociaux» fractionneraient le temps en unités de plus en plus petites. *Homo modernicus* : celui qui court après le temps.

Je vis, professionnellement, entouré de gens «débordés». Mes collègues professeurs d'université courent d'une réunion à un cours, puis d'un colloque à un lancement. Ils n'arrivent pas à répondre à leurs courriels, les manuscrits qu'ils ont promis sont en retard, ils ont les traits tirés parce qu'il n'y a pas assez d'heures dans une journée. Ils ne prendraient de vacances qu'acculés au pied du mur et on les talonnerait de tous les côtés. Bref, ils manquent de temps. Je suis comme eux.

Que les universitaires aient des emplois du temps trop chargés, personne ne le niera, qui connaît un peu la nature de leurs tâches. Pourtant, en échange contre cette course (perdue) contre la montre, on leur accorde une chose incroyablement rare : du temps. Comment expliquer ce paradoxe ?

On peut définir l'université de toutes sortes de façons. On y travaille sur des sujets pointus, des zoonoses parasitaires à la politique de la danse au Zaïre. Les professeurs qui y sont recrutés doivent enseigner, mais aussi mener des recherches (en bibliothèque, dans des laboratoires, sur le terrain), encadrer des étudiants aux cycles supérieurs, participer à la vie de leur communauté scientifique et collaborer à des activités de gestion (cela s'appelle la collégialité). Il s'agit d'un établissement voué au savoir fondamental et à des formations professionnelles. Son horizon est international plus que local. Tout cela est vrai, mais laisse dans

l'ombre une chose essentielle : ce que l'université donne à ses professeurs, c'est le temps.

Le temps comme objet de réflexion, d'abord. Il n'y a qu'à l'université qu'on peut se consacrer à l'étude du temps le plus long. Mon regretté collègue François Wesemael écrivait dans *Profession astronome*, en 2006, que seuls les astronomes et les géologues pensent en millions ou en milliards d'années. L'ordre de grandeur n'est pas le même, mais les historiens ne sont pas différents de ces chercheurs venus de sciences dites «dures». Il leur est demandé à tous de prendre le temps de comprendre le passage du temps.

Le temps de mener une réflexion, ensuite. On me permettra de me prendre en exemple (mais pas en modèle). Étudiant à maîtrise au début des années 1980, je suis tombé sur un article de journal signé Louis Chantigny et intitulé «Une fin tragique pour le Rocket» : il racontait la mort d'un célèbre joueur de hockey des Canadiens de Montréal, Maurice Richard. Or, en 1959, quand est paru l'article, Richard était encore joueur actif; il ne mourra qu'en 2000. Chantigny s'intéressait déjà, quarante et un ans auparavant, à la place du mythe Maurice Richard dans l'histoire québécoise.

J'avais mis ce texte de côté, me disant qu'il faudrait bien, un jour, en faire quelque chose. Devenu professeur d'université, j'ai continué à accumuler au fil des ans des matériaux sur Maurice Richard. Il n'y avait pas que le journaliste Louis Chantigny à mythifier Richard : des romanciers, des poètes, des dramaturges, des cinéastes, des chanteurs, des sculpteurs, des peintres, des publicitaires, d'autres journalistes s'étaient attelés à la tâche.

Au milieu des années 1990, au sein d'une équipe de recherche interuniversitaire, j'ai présenté, puis publié mes premiers travaux sur l'icône culturelle Maurice Richard. Je ne cessais d'amasser des matériaux en élargissant la perspective : spécialiste des lettres françaises, je m'étais penché, au départ, sur la représentation du sportif dans des textes littéraires en français, pour m'apercevoir, au fil du temps, qu'il me fallait ratisser plus large, hors de la littérature, hors du monde francophone.

Plus tard, bénéficiant d'une année sabbatique — pas d'un *congé* sabbatique —, j'ai rédigé ce qui allait devenir un livre, *Les Yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*. Mon intérêt pour Maurice

Richard était né pendant mes études; au cours des années initiales de ma carrière, j'avais pu lancer une recherche sur ce sujet et me doter des outils conceptuels pour la mener; le fruit de cette recherche a vu le jour en 2006; depuis, je l'ai approfondie par des articles, des cours, des conférences. Quelle institution m'aurait laissé plus de vingt ans pour faire cela ? L'université, et rien qu'elle.

Suis-je gagnant dans cet échange, par lequel je consens à un horaire un brin insensé contre la possibilité de prendre tout le temps nécessaire à l'interprétation des représentations culturelles d'un joueur de hockey ? Il y a deux réponses à cette question.

La première est que personne ne m'a obligé à devenir professeur d'université. Avant d'obtenir un poste, j'avais eu l'occasion de constater *de visu* ce que cela représentait. Je savais qu'il y avait plusieurs facettes à ce métier et que toutes demandaient du temps — et que le temps n'est pas extensible. Il est vrai que l'université demande beaucoup, parfois trop, à ses professeurs, en particulier en début de carrière, mais aucun n'y est entré en quête d'une sinécure. Elle ne transforme personne en bourreau de travail. Ceux qui s'y engagent sont très souvent porteurs du germe de cette maladie.

La seconde réponse est collective plus qu'individuelle. La société a besoin que des gens réservent une partie de leur vie aux zoonoses parasitaires, à la politique de la danse au Zaïre — et à Maurice Richard. Elle a créé un lieu pour cela, l'université, en donnant à ces gens l'occasion de mettre le temps qu'il faut pour explorer à fond pareils objets. Tout n'y est pas parfait — les universitaires sont des râleurs de première —, mais rien ne s'en rapproche. Dans une société qu'on dit vouée à l'instantané, au superficiel, au prêt-à-penser, au temps gaspillé, on peut difficilement imaginer un don plus précieux.